

RETROUVEZ TOUTE
L'ACTUALITÉ DE L'ART
AU QUOTIDIEN SUR
daily.artnewspaper.fr



THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER. MENSUEL. NUMÉRO 2. NOVEMBRE 2018

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 FS - CAN : 13,99 \$CA
PORT. CONT/ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/S : 1150 CFP - POL./S : 1250 CFP - MAR : 92 MAD



LE JAPON EN FRANCE

Sugimoto en majesté
à Versailles,
Ando au Centre Pompidou,
Shimabuku au Crédac

EXPOSITIONS
PAGES 19-21



MICHAEL HEIZER

Une leçon de sculpture
d'un artiste rare
à la galerie Gagosian
au Bourget

EXPOSITION
PAGE 18



LA COLLECTION DU MARQUIS CAMPANA

Le rêve italien d'un
personnage de roman
exposé au Louvre

EXPOSITION
PAGE 36



À PARIS, LA PHOTO EST REINE

Quelques semaines après la FIAC, c'est au tour de Paris Photo de s'installer sous la nef du Grand Palais. La manifestation accueille cette année 167 galeries et 31 éditeurs internationaux. Le Salon inaugure une nouvelle section, Curiosa, qui se focalise sur un champ particulier de la photographie. Pour cette première qui se déploie sous l'escalier du Salon d'honneur, la curatrice Martha Kirszenbaum a conçu un accrochage autour du thème de la photographie érotique, avec des images troublantes de Robert Mapplethorpe, Nobuyoshi Araki ou Robert Heinecken.

Quelques jours après Paris Photo, la Fondation Henri Cartier-Bresson inaugurera ses nouveaux espaces dans le Marais avec une exposition de Martine Franck, tandis que Marseille se dote d'un Centre photographique qui ouvre dans le quartier de La Joliette.

Lire notre dossier pages 28-35

LE CENTRE POMPIDOU RENFORCE SA PRÉSENCE EN CHINE

L'institution, qui va prochainement s'installer à Shanghai, organise une édition de « Cosmopolis » à Chengdu.

Moins d'un an avant l'ouverture du Centre Pompidou provisoire à Shanghai, qui prendra le nom de West Bund Art Museum, l'institution française renforce sa présence en Chine avec une exposition majeure à Chengdu. Organisée avec la Mao Jihong Arts Foundation, « Cosmopolis #1.5: Enlarged Intelligence » (du 2 novembre 2018 au 6 janvier 2019) se déroule sur cinq sites

dans le sud-ouest de la ville et ses environs. L'exposition met en lumière l'impact de la technologie numérique sur la relation entre les espaces urbains et ruraux, avec les œuvres d'une soixantaine d'artistes chinois et internationaux, dont Ming Wong, Cui Jie, Xu Bing, Romuald Hazoumé, Qiu Anxiong, Shilpa Gupta et Oscar Farfán.

L'exposition s'inscrit dans le cadre de la biennale « Cosmopolis »,

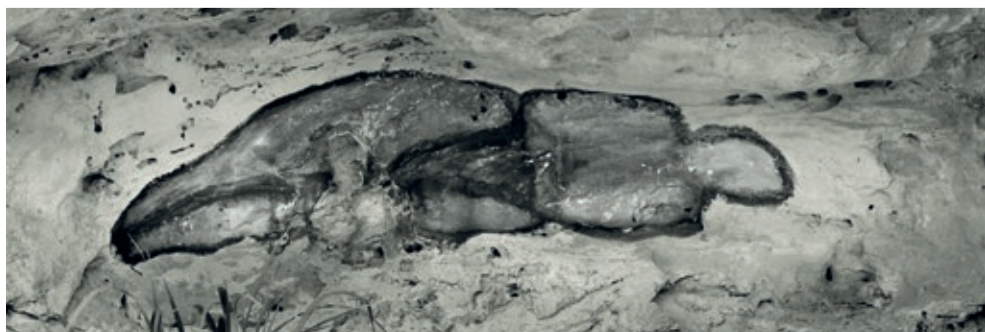
lancée par le Centre Pompidou en 2017 à Paris avec une exposition collective centrée sur les pratiques artistiques et sociales collaboratives. Une deuxième exposition à l'automne 2019 s'appuiera sur « #1.5 », l'institution considérant Chengdu et la province du Sichuan comme « un laboratoire de la dynamique rurale urbaine en Chine », a déclaré Kathryn Weir, directrice du département du



développement culturel du Centre Pompidou et commissaire adjointe de l'exposition à Chengdu. Elle a précisé que, contrairement à Shanghai, le Centre Pompidou « n'envisageait pas une présence

permanente à Chengdu, mais que la structure y a développé un réseau de partenaires avec lesquels de futurs projets pourront être initiés ».

LISA MOVIOUS
cosmopolischengdu.com



Ana Mendieta

Galerie Lelong & Co.

13, rue de Téhéran

13 octobre - 17 novembre 2018

Jeu de Paume

1, place de la Concorde

16 octobre 2018 - 27 janvier 2019

Marché Portrait

HÉLÈNE BAILLY, LA TRANSMISSION COMME CREDO

Tout réussit à Hélène Bailly dont la galerie parisienne, faubourg Saint-Honoré, face à l'hôtel Bristol, passe ce mois-ci de 160 m² à 360 m². Une réussite qu'elle doit autant à son héritage familial qu'à sa personnalité bien trempée et sa persévérance.

PARIS. La référence au père est inévitable et elle ne l'évite pas. Ce serait d'ailleurs difficile puisque celui-ci téléphone toutes les heures pour parler peinture. Celle à la mère est sans doute plus évidente encore. Il suffit d'avoir croisé quelques minutes Patricia Bailly pour être frappé de retrouver chez sa fille les mêmes manières impeccables, la même spontanéité et surtout la même bienveillance envers ceux qui l'entourent. Du père, Hélène Bailly cite finalement moins la carrière de grand marchand d'art ancien que l'approche du psychiatre de Sainte-Anne – le docteur Charles Bailly a eu une autre vie avant de rejoindre un peu avant la trentaine la première galerie qu'il ouvre avec sa femme, avenue Matignon. Elle décrit avec un certain amusement une éducation pour le moins insolite. « *Nous partions en vacances plusieurs fois par an, pour visiter des musées cela va sans dire. Dans chaque salle, nous devions mon frère et moi sélectionner une œuvre dont nous consignions dans un répertoire le nom de l'auteur, la date, les caractéristiques techniques et stylistiques – Pourquoi est-elle piémontaise ? Comment est le grain de la toile ? Comment est la matière picturale ? Chaque soir, nous étions interrogés lors du dîner. Devant nos tentatives de s'y soustraire, mon père nous répétait inlassablement cette formule : "Tu crois que tu n'aprends pas, mais tu apprends ! Ton inconscient travaille !"* »

Certains font du business, je vends du rêve.

DES INAUGURATIONS DE STREET ART « TOTALEMENT DÉJANTÉES »

Et l'inconscient d'Hélène Bailly a travaillé... À vingt ans, elle décroche un stage de trois mois dans le département moderne et contemporain de Sotheby's New York. Elle y reste neuf mois et tombe éperdument amoureuse de l'art moderne et tout particulièrement de Kees Van Dongen. De retour à Paris, sa licence de droit en poche, elle postule pour Christie's Education. « *J'ai eu la chance de pouvoir travailler*

en parallèle chez Christie's où je présentais les objets pendant les ventes à King Street ou South Kensington, une formidable opportunité pour commencer à me faire un réseau et surtout bien comprendre les mécanismes du marché. Quand je suis rentrée, mes parents m'ont cédé la galerie du quai Voltaire, à condition que je leur reverse un petit loyer, ce qui me mettait immanquablement face à mes responsabilités. Ils sont extrêmement aidants, mais pas tout à fait irresponsables ! » Hélène Bailly se fait alors connaître par quelques grands coups d'éclat dont le vernissage de l'exposition des œuvres de Ronnie Wood, où des cars de CRS tentaient de contenir les 6 000 personnes amassées devant la galerie dans l'espoir d'apercevoir les Rolling Stones, ou encore les inaugurations « *totale-ment déjantées* » de ses expositions de street art. De ces années mouvementées, elle conserve de beaux souvenirs, mais aussi une belle collection. « *Je leur achète encore beaucoup car évidemment nous n'avons pas coupé les liens, mais je ne suis plus réveillée toutes les semaines par la police qui vient d'arrêter mes artistes pour vandalisme* », dit-elle en riant.

PLUS QU'UN MÉTIER, UNE VOCATION

Pour Hélène Bailly, une galerie est avant tout un lieu de pédagogie et, là encore, c'est la fille du psychiatre qui parle lorsqu'elle évoque les visites d'expositions qu'elle propose à ses jeunes clients ou les dessins qu'elle offre parfois à leurs enfants lorsque ceux-ci semblent déjà mordus. Accompagner le collectionneur résonne comme un credo chez elle. « *Il me semble indispensable, surtout pour des clients moins familiers du marché de l'art – tant l'hôtel Bristol que les Salons m'apportent de nombreux étrangers qui commencent à peine à collectionner –, d'être la plus exhaustive et didactique possible.* »

Nombre de galeries spécialisées dans le second marché de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont pâti des transformations liées au numérique. Dès lors qu'un client peut trouver en quelques clics sur son smartphone le montant auquel le galeriste a acquis l'œuvre en vente



Hélène Bailly © galerie Bailly

publique ou se faire une idée de la cote d'un peintre, il faut déployer des trésors d'ingéniosité pour expliquer et justifier un prix. « *Bien sûr que c'est dur ! Il faut se battre dans les salles de ventes pour décrocher les enchères, il faut se battre auprès des collectionneurs pour les convaincre de confier des œuvres au lieu de les présenter en vente publique, et il faut se battre enfin pour expliquer notre valeur ajoutée... Mais j'ai toujours la conviction de rendre service à mon client. Je crois en mes goûts et en mes pièces. Je sais ce que vaut le tableau et je sais surtout ce qu'il vaudra dans le futur. C'est le socle de la confiance avec l'acheteur.* »

Pour cette tête bien faite – elle a eu 18 à l'épreuve de philosophie au baccalauréat –, l'éthique est absolument essentielle si on veut durer. Loin d'être naïve, elle porte un regard magnanime sur certaines dérives de ses collègues pressés d'arriver trop haut, trop vite. « *Certains s'intéressent à l'argent, moi je m'intéresse à l'art. Ce sont deux métiers différents. Ils font du business, je vends du rêve. Je suis sans doute trop gentille et honnête, mais je n'arriverai pas à changer cela et au fond, je crois que rester fidèle à soi-même payera in fine.* » C'est peut-être aussi à sa déontologie et surtout cette façon de prendre

Accompagner le collectionneur résonne comme un credo chez elle : « Il me semble indispensable d'être la plus exhaustive et didactique possible. »

cite volontiers sa tournée quotidienne des salles de Drouot entre 11 h et 12 h ou ses après-midis de recherche. L'un de ses meilleurs atouts reste selon elle la bibliothèque de 150 mètres linéaires créée par ses parents qu'elle hérite comme la prunelle de ses yeux et qu'elle s'approprie à installer rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À l'heure où elle s'approprie à quitter l'adresse familiale, le 25, quai Voltaire, une pépite réalisée en 1988 par Jean Nouvel – originaire du même village champenois que son père –, elle semble moins bercée par la nostalgie et évoque plutôt la satisfaction d'avoir trouvé l'acheteur juste pour le quartier dont le nom sera dévoilé en décembre, que par le plaisir de se lancer dans de nouveaux projets. Notamment une exposition qu'elle prépare discrètement autour de l'œuvre d'un artiste étranger du début du XX^e siècle, méconnu en Europe. « *J'ai la chance de faire un métier formidable. Plus on prend de l'âge, plus on accumule du savoir. C'est comme une bonne bouteille de vin.* »

CAROLE BLUMENFELD

Art et mondes du travail

« UN ARTISTE EST AUSSI UNE ENTREPRISE »

Le duo Christophe Berdaguer & Marie Péjus prolonge sa résidence d'artistes débutée en décembre 2017 dans l'entreprise A2C. Inspirés par ses services de nettoyage, ils ont collecté de la suie pour réaliser un ensemble de peintures, exposé à l'été 2018 à la Friche la Belle de Mai.

SAINT-CANNAT (13). Lorsque Bénédict Chevallier, médiateur du réseau Mécènes du sud, collectif d'entreprises pour le soutien à la création, contacte Christophe Berdaguer & Marie Péjus dans le cadre des résidences en entreprise lancées par le ministère de la Culture (lire notre article dans le numéro d'octobre de *The Art Newspaper Édition française*) pour leur proposer de travailler à un projet au sein de la société A2C, leur première visite à l'été 2017 ne suscite pas vraiment l'enthousiasme. « *Au premier abord, nous avons été assez sceptiques*, explique Christophe Berdaguer. *Le fer de lance de l'entreprise étant le nettoyage, il nous a semblé que nous avions peu de liens avec cette question-là.* » Ils se donnent un temps de réflexion, avant de se lancer dans l'aventure. « *Derrière cette notion de nettoyage, il y avait l'idée de soin. Cela a été une entrée, un point déclencheur : nous allions travailler avec une entreprise qui soigne des lieux mais aussi des gens.* » Très vite, ils notent l'utilisation d'éponges pour enlever la suie résiduelle à la suite d'un incendie. Le délice se produit, une première intuition : « *conjuguer un traumatisme, un sinistre en le transformant en peinture.* » Dont acte. Commence la collecte de suie pour la transformer en pigments, avec l'aide de la société Pébéo. « *Lorsque nous avons lancé cette idée, nous nous sommes dit qu'il serait dommage de nous restreindre au calendrier imposé, sur un an. L'idée nous plaît assez que cette œuvre continue à être alimentée dans le temps. Depuis septembre, nous rencontrons les employés de l'entreprise pour réaliser des interviews. D'une certaine façon, il s'agit aussi de prélèvements. L'idée est de recueillir leurs témoignages sur leur travail par rapport*

à ces sinistres. Nous convoquons les témoins de l'après, d'où l'intitulé du projet : Mémoires de feu. » L'ensemble devrait donner lieu à la publication d'un ouvrage, qui viendra compléter la réalisation de l'œuvre, présentée à l'été 2018 à la Friche la Belle de Mai, à Marseille. Pour les artistes, une expérience marquante : « *Nous avons parfois des doutes sur le devenir du monde et par moments, nous sommes réconciliés en voyant des gens faire leur travail avec beaucoup d'humanité. Cette résidence est une vraie rencontre. Un artiste permet de déplacer le regard de gens par rapport à leur activité, et inversement. Il y a un échange de points de vue.* » Et d'ajouter : « *Les jeunes artistes ont une conception un peu fantasmée de la relation de leur travail avec le monde extérieur. Même si l'économie et la temporalité ne sont pas tout à fait les mêmes, un artiste est aussi une entreprise. Nous ne sommes pas déconnectés du réel.* » De son côté, Ivan Pion Goureau, dirigeant de l'entreprise A2C, ne cache pas sa satisfaction : « *Dans l'entreprise, nous avons depuis des années une appétence pour l'art. J'ai cette fibre, je trouve intéressant l'échange, la contribution de plasticiens, je suis enclin à ce type de démarche. Pour les salariés, c'est un regard différent sur les artistes et la réalité de leur travail. Pour beaucoup, c'était une première confrontation. Ce sont des artistes géniaux, avec un fond extraordinaire. Et la pièce réalisée est très belle, surprenante.* »

STÉPHANE RENAULT

Les employés de l'entreprise A2C devant *Mémoires de feu*, l'œuvre réalisée par Christophe Berdaguer & Marie Péjus, exposée à la Friche la Belle de Mai à Marseille. © JCL et

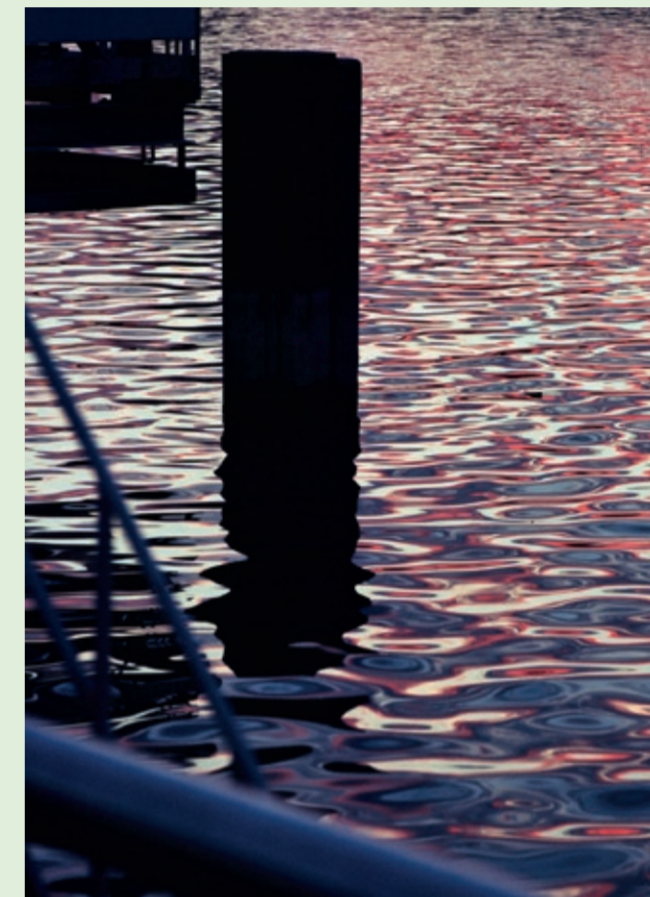


FRAC
NORMANDIE ROUEN

rubis
mécénat
cultural fund

Dans le cadre du festival PhotoSaintGermain à Paris, le Frac Normandie Rouen et Rubis Mécénat présentent

GEERT GOIRIS « PEAK OIL »



Geert Goiris, *Peak Oil*, 2017. Courtoisie de l'artiste et Rubis Mécénat, 2018.

EXPOSITION DU 07 AU 24 NOVEMBRE 2018

12 rue Guénégaud
75006 Paris
T. 01 77 16 06 01

Du mardi au samedi
10h30-13h / 14h-19h
Ouvert le dimanche 11 novembre
de 11h à 19h
Entrée libre et gratuite



LE FONDS RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN NORMANDIE ROUEN bénéficie du soutien du ministère de la Culture / DRAC de Normandie et de la région Normandie.

PhotoSaintGermain